

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, — 10 » — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'été, 9 mai).

DÉPARTS DE SAUMUR VERS NANTES.

| |
|---------------------------------------|
| 3 heures 09 minutes du matin, Poste. |
| 6 — 45 — (pour Angers seulement) Omn. |
| 9 — 02 — — Omnibus. |
| 1 — 33 — soir, Omnibus. |
| — — — — Express. |
| 7 — 22 — — Omnibus. |

DÉPARTS DE SAUMUR VERS PARIS.

| |
|--------------------------------------|
| 8 heures 20 minutes du matin, Mixte. |
| — — — — Omnibus. |
| — — — — Express. |
| 12 — 38 — — Omnibus. |
| 4 — 44 — soir, Omnibus. |
| 10 — 30 — — Poste. |

Le train d'Angers, qui s'arrête à Saumur, arrive à 6 h. 43 s.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
Dans les réclames 30 —
Dans les faits divers 50 —
Dans toute autre partie du journal. 75 —

RÉSERVES SONT FAITES :
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas;
Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et
chez MM. GRASSET, JAVAUD et MILON, libraires.

Chronique Politique.

Il est très-malaisé de se reconnaître au milieu de l'amas d'informations qui nous accable aujourd'hui, sans nous édifier beaucoup.

On nous parle d'un combat livré à Domfront. Or, Domfront est, comme nul ne l'ignore, une localité de l'Orne voisine de la Manche. Les Allemands paraissent donc s'être proposé de couper les communications entre Chanzay et Cherbourg et de refouler l'armée de la Loire au-delà de la Vilaine, dans la presqu'île du Morbihan, des Côtes-du-Nord et du Finistère.

Mais la réalisation de ce plan paraît rencontrer des difficultés immenses. Après s'être avancé vers Flèche, Sablé et Châteaugontier, l'ennemi s'est replié vers le Mans, renonçant ainsi à étendre, quant à présent, sa ligne d'attaque dans la direction d'Angers et à envelopper les forces qui font bonne contenance de Laval jusqu'à Fougères.

Par contre, il se confirme que les Allemands ont occupé Tours, le 19. Marcheront-ils de ce point sur Saumur et de Saumur sur Angers ? C'est possible, et c'est ce qui complique gravement la situation. (Phare de la Loire.)

Dans un article sur la guerre, la Gazette de Cologne fait ressortir combien l'Allemagne s'est trompée en croyant la guerre finie après Sedan.

Elle s'étonne que, malgré des défaites répétées, annoncées par les Allemands, l'armée française du Nord prend chaque fois l'offensive. La Gazette de Cologne dit d'ailleurs, qu'à l'égard de Werder, la situation est moins favorable.

On télégraphie de Vienne, le 19 :

« On dit que le gouvernement autrichien a l'intention de prendre l'initiative de propositions de paix à soumettre à la Conférence.

« Les préliminaires de paix contiendraient les conditions suivantes :

« 1^o La France livrera 20 bâtiments de guerre, payera 1,000,000,000 de thalers, et cèdera une portion de territoire de 4 milles allemands de large le long de la rive gauche du Rhin;

« 2^o Une forteresse française sera occupée par des troupes allemandes, jusqu'à la conclusion de la paix.

« La Prusse garantit deux millions de rations par jour aux Parisiens;

« 3^o La France détruira toutes ses forteresses dans un rayon de 20 milles des bords du Rhin. »

On mande de Londres, le 17 janvier :

Le Times publie le télégramme suivant, daté de Berlin, 15 janvier :

« L'Autriche se prépare en vue d'une médiation entre l'Allemagne et la France. Jusqu'à présent aucune proposition n'a été soumise par cette puissance aux belligérants. »

Les derniers numéros du Times contiennent des correspondances des quartiers-généraux de Versailles et du Vert-Galant donnant des

détails sur le bombardement du 5 au 10 janvier inclusivement.

Elles constatent que le bombardement a produit qu'une vive indignation dans Paris, dont la population ne manifeste aucunement le désir de se soumettre; que les Allemands souffrent beaucoup du froid, qu'ils élèvent de nouvelles batteries et exécutent, à cet effet, des travaux de rapprochement qui se trouvent très-retardés par le froid; que les bombes françaises tuent plus qu'elles ne blessent, et qu'elles agissent bien plus en arrière des batteries que sur les batteries; que le silence intermittent des forts intrigue toujours beaucoup, et que la puissance de l'enceinte intérieure a été développée par les assiégés à tel point que certains calculs des Allemands s'en sont trouvés dérangés, et qu'il est douteux que, si les Allemands prennent un fort, ils puissent s'y maintenir. C'est ce qui leur arrive sur le plateau d'Avron, si chaudement bombardé que la position n'est plus tenable.

Les édifices élevés et les plus chers aux Parisiens seront pris comme point de mire.

Le Times donne des détails sur les procédés de tir des Prussiens et des Français et sur leur efficacité. Il constate que nos forts en maçonnerie résistent parfaitement et beaucoup mieux que les ouvrages en terre.

Le Times dit encore que les Allemands ont une idée exagérée de la puissance de leur artillerie et qu'ils se ménagent une déception, car le bombardement seul ne saurait suffire à réduire Paris.

Un demi-cercle, tracé autour de Montretout, avec un rayon de 7 kilomètres, comprend du côté de l'Ouest la zone exposée au bombardement.

Cette zone a pour limites l'avenue de Neuilly et le Champ-de-Mars. De là, suivant la rue Vaugirard, on a la zone de bombardement du Sud. La partie Nord de Paris n'a rien à craindre en ce moment; mais partout les Prussiens cherchent à rapprocher leurs batteries.

Le Times constate encore que le consul général des États-Unis, sorti récemment de Paris, dit que la nourriture ne manque pas et que la population de Paris est pleine d'ardeur.

Le Times publie aussi des avis de l'Allemagne portant que les trains de voyageurs ont été suspendus pendant plusieurs jours sur les lignes de Hanovre et de Sarrebruck,

Le chemin de fer de Bâle à Mulhouse a été rétabli.

Londres (sans date, dépêche reçue le 17).

Une circulaire diplomatique, adressée par M. Jules Favre aux puissances, en date du 12 janvier, constate le grand intérêt qui consiste pour la France dans la solution de la question d'Orient qui, sans la participation de la France, serait entièrement nulle.

La circulaire ajoute que M. Jules Favre partira pour Londres quand il aura reçu le sauf-conduit nécessaire, et que la situation de Paris le mettra.

Tant que le bombardement continuera, M. Jules Favre ne saurait quitter Paris.

Le rapport militaire du 13 janvier constate que le bombardement, qui a eu lieu depuis

dix-sept jours, n'a causé que fort peu de dommages, et que les pertes sont petites.

Ce rapport reconnaît que les sorties faites jusqu'ici n'ont pas adouilli, mais il constate en même temps que, de leur côté, les Prussiens ont été repoussés.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Service d'éclaireurs, entre le Lude et Saumur.

Le Lude, 21 janvier.

Les renseignements qui nous parviennent, établissent que l'ennemi, en poursuivant l'armée de Chanzay, aurait éprouvé des pertes assez sérieuses à Conlie et à Sillé-le-Guillaume; mais notre armée serait divisée en deux parties, l'une se retirant sur Laval et l'autre sur la Normandie.

Le général Chanzay est à Laval.

Tours a été occupé avant-hier matin; on dit que les Prussiens y sont arrivés au nombre de 10,000.

Hier une colonne ennemie de 5 à 6,000 hommes est partie du Mans, s'est rendue à Foulletourte et semble se diriger sur La Flèche. En même temps un petit détachement d'une centaine d'hommes était signalé à Pontvalain, à 3 lieues du Lude.

Rien à signaler du côté de Château-la-Valière et de Langeais.

Bordeaux, 21 janvier.

Aucune nouvelle militaire à signaler dans les départements, de cette nuit et de ce matin.

Occupation de Tours par ennemi confirmée.

Baugé, 21 janvier, 11 h. 30 s.

Sous-Préfet Baugé à Sous-Préfet Saumur.

La Flèche occupée par corps prussien de 4,000 environ avec 6 canons, depuis 2 heures du soir.

Bordeaux, 22 janvier, 6 h. 35 s.

Intérieur à Préfets et Sous-Préfets.

De nombreuses troupes ennemies avec artillerie et cavalerie ont tenté hier de prendre Dijon. Les Garibaldiens ont repoussé cette attaque après 12 heures de combat. La bataille s'est étendue de Val-Suzon à Fontaine-les-Dijon et Valant. Nos troupes ont maintenu leurs positions et en ont repris quelques-unes. Nous avons essuyé des pertes sensibles, mais très-inférieures à celles de l'ennemi.

La bataille a recommencé aujourd'hui.

Hier l'ennemi a attaqué à midi Bernay et a été repoussé par la garde nationale.

L'Avenir de Rennes donne, à la date du 18, les nouvelles suivantes :

« Hier, vers quatre heures du soir, M. Gambetta, venant de Bordeaux, est passé à la gare de Rennes.

« Après un instant d'entretien avec nos autorités qui s'étaient rendues à la gare, M. Gambetta, interrogé par un des nombreux assistants, a répondu par quelques paroles pleines de confiance et qui ont produit un grand effet sur les auditeurs.

« M. Gambetta a paru certain du résultat final de la lutte : « Attendons la fin de l'hiver, » a-t-il dit, et nous verrons. En tout cas, la

résistance à outrance doit être plus que jamais notre signe de ralliement. »

« Le train se remit bientôt en marche aux cris de : Vive Gambetta ! Vive la République !

« M. Gambetta se rendait à Laval. »

M. le préfet de la Sarthe aurait été arrêté au Mans par les Prussiens. Ce courageux fonctionnaire était allé dimanche à Sillé-le-Guillaume pour faire entendre des représentations au prince Frédéric-Charles sur les violences commises par les envahisseurs. De retour au Mans, il continua d'intervenir avec fermeté près de l'autorité allemande pour faire respecter les habitants et les propriétés. Le vainqueur ne trouva de meilleure réponse à faire que d'empoigner le préfet, qui très-probablement va être conduit en Allemagne. Nous donnons cette nouvelle sous toute réserve, bien que la tenant d'une personne sûre.

A Vendôme, il y a, nous affirme-t-on, une garnison de cinquante Prussiens au plus, et de Vendôme à Tours, le pays est à peu près libre.

A Tours même, l'ennemi n'a guère que deux mille hommes.

LES PRUSSIENS A LA FLÈCHE.

Voici des renseignements publiés par un journal d'Angers :

La Flèche, 18 janvier.

« Monsieur le rédacteur,

« Je vous envoie les renseignements qui suivent sur l'entrée des Prussiens à La Flèche, le mardi 17 janvier.

« Dès le matin, en apprenant que l'ennemi venait d'arriver à Foulletourte, la municipalité donna ordre aux gardes nationaux de rendre leurs armes qui devaient être portées à Angers.

« A onze heures et demie, huit uhlands à demi-ivres, le pistolet au poing et le sabre nu, firent leur entrée en ville par la rue des Bancs. Arrivés à la place de la Mairie, où un groupe assez nombreux les avait précédés, ils durent, pour se frayer un passage, faire caracolier leurs chevaux assez brutalement pour que l'un d'eux ait enfoncé la devanture vitrée d'un café. Le cafetier, M. Gillet, accouru sur le seuil, prit par la bride le cheval du Prussien, à qui cette façon d'agir lui parut si peu convenable, qu'il asséna sur la tête de M. Gillet, de façon à le blesser, un violent coup de canon de son pistolet d'arçon.

« Les cavaliers ennemis se promènèrent ensuite dans toutes les rues, demandant s'il n'y avait pas de troupes ni de francs-tireurs. Ils allèrent ensuite chez le maire, M. Grollier, et lui dirent qu'un détachement de l'armée prussienne les suivait et qu'ils l'invitaient à venir le recevoir à l'entrée de la ville...; puis, ils piquèrent des deux et disparurent.

« A une heure, les uhlands, dont le nombre s'était doublé, entrèrent à La Flèche suivis d'environ quatre-vingts fantassins et d'un coupé, dans lequel se trouvaient deux officiers, dont l'un qu'on appelle le comte d'York (???) commanda les uhlands et ne paraît pas avoir vingt ans.

» Ce détachement parcourut la ville et vint camper devant la Mairie, après avoir placé double sentinelle à toutes les issues. C'est là qu'il a fallu les voir jusqu'à 6 heures, hélas ! trop bien reçus par certains Fléchois, qui n'ont pas craint de se dégrader au point d'aller offrir à ces soldats, que nous sommes obligés de subir, du vin, des rafraîchissements, des cigares !!! Nous devons dire cependant à l'honneur de La Flèche que la population presque entière a montré à ces pillards la répulsion qu'elle éprouvait pour eux, et même un ancien officier a eu le courage de protester énergiquement, devant tous les Prussiens qui l'entouraient, contre la conduite d'un misérable qui venait offrir ses services à nos ennemis.

» Les soldats, d'ailleurs, ont été constamment gardés à vue par leurs officiers; quelques-uns à peine eurent la permission de sortir des rangs pour aller acheter divers objets, qu'ils payèrent pour la plupart. Certains, cependant, qui avaient pris chez un mercier des bas et des gants, s'en allèrent sans payer; mais il faut rendre justice au commandant prussien, qui, sur la réclamation du marchand lésé, lui fit rendre les objets volés.

» Tous ces fantassins étaient des Berlinoises. Je les ai interrogés pendant longtemps; mais ils paraissent tous parler un langage officiel et dicté, qui, quoiqu'ils soient naturellement bavards, les rend presque discrets. Je me rappelle cependant l'expression de la figure d'un soldat, médaillé de Sadowa, à qui on demandait si le comte de Bismark était aimé des Prussiens. Il nous regarda d'un air narquois et étonné, se laissa répéter la question, et, levant les épaules, nous répond en souriant: « Bismark!... ia!... » Ce ia, prononcé de la sorte, semblait vouloir dire tout autre chose que oui.

» Ils prétendent n'avoir commis aucune déprédation au Mans; ils n'y auraient pas brûlé la gare; à les entendre, ils se conduisent partout comme de petits saints. Ils reconnaissent d'ailleurs tous que les Français sont braves.

» Un des uhlands, paraît-il, aurait-dit en entrant qu'ils avaient l'intention d'aller bientôt à Bourgneuf (Maine-et-Loire). S'il est vrai qu'il aient cité ce nom, c'est qu'ils le connaissent; ils sont malheureusement très-bien informés. Nous avons été étonnés, quoi qu'on ait pu entendre dire de leurs connaissances géographiques, en les voyant étaler devant nos yeux un plan de La Flèche des plus détaillés, et qui paraît très-exact.

» A cinq heures, les officiers ont demandé pour leurs hommes quatre-vingt-dix rations à la mairie. Elles leur ont été accordées sur le champ. Tous sont partis après dîner, retournant dans la direction de Foulloutourte, mais nous promettant de revenir bientôt... en nombre !!

» Recevez, etc. X... »

VISITE

Au cinquième bataillon des mobiles de Maine-et-Loire.

(Suite et fin.)

Nous prenions notre ordre de marche, précédés d'un escadron de dragons; un bataillon de chasseurs à pied marchait en tête de la colonne, puis l'état-major du général, le bataillon de Maine-et-Loire, deux batteries d'artillerie, les deux autres bataillons, Tarn et Allier, et le 42^e de marche.

La route que nous suivions était splendide: de chaque côté des montagnes couvertes de bouquets de bois semés sur la neige, une route qui ressemblait aux plis et replis d'un serpent et qui permettait à certains moments d'apercevoir presque toute la colonne, forte de 7 à 8,000 hommes.

Mais, Monseigneur, ce n'était plus le beau bataillon de M. Bernard, que chacun admirait au mois de novembre et qui excitait l'étonnement de l'armée au camp de Gien par son équipement, son installation, son organisation. L'uniformité avait disparu. Beaucoup avaient des sabots faute de souliers de grande taille; beaucoup de vareuses avaient été remplacées par des capotes grises; des pantalons rouges se

voyaient dans chaque compagnie; mais chacun cependant, à part le mauvais état de ses vêtements, était couvert et assez chaudement vêtu. Mais lorsqu'il faut marcher, camper dans les bois, coucher sur la terre, les vêtements s'usent vite à ce rude métier, et l'administration doit dès à présent songer que dans quelques jours des vêtements neufs seront indispensables.

Nous faisons ces réflexions, Monseigneur, en nous dirigeant sur Vesoul, que nous croyons évacué, lorsqu'à 4 heures on vint nous prévenir qu'il fallait prendre position: l'artillerie en batterie sur la route, à droite et à gauche les deux brigades de la 2^e division; qu'on allait probablement être attaqués, que l'on devrait éviter toute sonnerie, de trop grands feux, et qu'il ne fallait pas défaire les sacs. Nous étions sur la route de Besançon.

Nous ne pouvions, Monseigneur, quitter nos amis dans de semblables conditions, et il fut décidé que nous resterions avec eux. Nous suivîmes la colonne, et il fallut passer la nuit du 6 au 7 janvier dans un bois, ayant de la neige jusqu'à mi-jambe. Des grand-gardes furent organisées, de fréquentes patrouilles se promenaient à 4 ou 500 mètres au devant du régiment. La nuit se passa sans aucun accident, sans aucune alerte. Le lendemain, nous attendions de nouveaux ordres, et, comme ils ne venaient pas, nous nous décidâmes à revenir à Angers et à partir de façon à aller pouvoir coucher à Besançon.

Nous fîmes prévenir toutes les compagnies de notre départ pour deux heures, priant de terminer les lettres, et quelques heures après nous disons adieu à tous ces pauvres amis. Les paroles échangées étaient courtes, mais bien significatives. Plus d'un détournait la tête en nous serrant la main et essayait une larme. Nous-mêmes, Monseigneur, ne pouvions échapper à cette douce émotion, et cependant nous allions revoir nos familles, nos enfants, et ce bonheur si prochain pour nous doublait encore le chagrin de la séparation. Enfin, il fallait se quitter, et nous prîmes la route de Besançon. Nous pensions revenir vite, nous n'avions pour tout bagage que nos effets personnels, plus 800 lettres qui nous avaient été confiées. Nous espérions donc revenir en quelques jours, mais nous avions compté sans le 15^e corps qui arrivait et sans la désorganisation générale des chemins de fer.

Nous vous épargnerons, Monseigneur, le récit lamentable de notre retour, ce serait vous fatiguer inutilement. Sachez seulement qu'il nous a fallu plus de sept jours et de sept nuits pour arriver à Angers.

Nous avons mis ce matin même à la poste toutes les lettres que nous n'avons pu distribuer nous-mêmes; nous espérons qu'elles arriveront à bon port.

Avant de terminer, Monseigneur, permettez-nous une réflexion. Il faut avoir vu, comme nous en avons été témoins, la joie de nos chers amis, jetés par les hasards de la guerre bien loin de leur pays natal, en retrouvant des figures amies et leur apportant lettres, argent et nouvelles, pour oser nous faire près de vous les interprètes de nos mobiles. Ils s'adressent, Monseigneur, à votre excellent cœur pour continuer l'œuvre si patriotique, si charitable, due à votre influence généreuse, et ils demandent qu'on ne les oublie pas, et ils espèrent que bientôt de nouveaux messagers iront leur parler de notre cher Anjou.

Recevez, Monseigneur, l'expression de nos sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

PAUL DE DANNE,
ERNEST ORIOLLE.

Pour les articles non signés: P. GODET.

Chronique Locale et de l'Ouest.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE.

Préfet à Sous-Préfets.

Angers, 23 janvier.

Nos positions sur les limites nord du département sont parfaitement gardées.

Le général Chanzy se maintient à Laval, et

son extrême-droite s'étend jusqu'à Château-Gonthier.

L'armée prussienne se replie, ce qui s'expliquerait par une sortie de Paris opérée dans la direction du Mont-Valérien, — sortie annoncée par des dépêches prussiennes.

Rien d'important à signaler du côté de Tours. Des renforts nous arrivent de La Rochelle et de Nantes.

AUX GARDES NATIONALES DE MAINE-ET-LOIRE.

Gardes nationaux,

Au moment où le département est menacé d'être envahi, il est de mon devoir de faire appel à votre patriotisme.

Des fusils ont été distribués dans toutes les communes, et il est aujourd'hui possible de leur en délivrer un plus grand nombre; mais il faut que ces armes soient en bonnes mains et qu'elles servent à la défense du pays.

Dans quelques départements, il s'est produit des actes honteux: à la simple annonce de l'approche de quelques uhlands, des gardes nationales ont déposé leurs armes. Une telle conduite constitue une lâcheté et une trahison!

Si, par impossible, un pareil acte se produisait en Maine-et-Loire, la répression ne se ferait pas attendre: les maires qui en auraient donné l'ordre seraient révoqués; les officiers qui l'auraient exécuté seraient destitués, et leurs noms livrés dans les journaux au mépris public.

Gardes nationaux, faites preuve de votre courage et de votre dévouement! allez aux mairies vous faire inscrire et formez des corps de volontaires. Je vous ferai délivrer immédiatement des armes et des munitions.

Tout volontaire qui quittera sa commune aura droit à la solde de campagne. L'Etat servira des pensions aux blessés et des secours aux familles de ceux qui seront morts pour la patrie.

Aux armes donc, gardes nationaux! Que l'Anjou fournisse une nombreuse légion d'hommes prêts à combattre pour protéger leurs familles et sauvegarder leurs propriétés.

Ne vous laissez pas outrager par quelques uhlands; levez-vous tous; faites la guerre de partisans! Que chaque haie cache un fusil, et que l'on puisse dire que vous n'avez pas dégénéré de vos pères!

Aux armes!

Vive la France! Vive la République!

Le Préfet de Maine-et-Loire,
Maurice ENGELHARD.

Par décret en date du 16 janvier 1871, M. Cléret-Langavant, Jean-Jacques, ancien capitaine de vaisseau, commandant supérieur des gardes nationales mobilisées du département de Maine-et-Loire, est nommé au grade de général de brigade au titre de l'armée auxiliaire.

Nous n'avons rien à dire aujourd'hui sur les projets arrêtés à Saumur.

On parle d'un grand nombre d'espions prussiens qui parcourent notre pays.

Des postes avancés sont établis autour de notre ville dans toutes les directions.

Les officiers de la garde nationale de Saumur ont rendu visite hier à M. le colonel des mobilisés de Seine-et-Marne. C'est cet officier supérieur qui serait chargé de la défense de Saumur.

Samedi soir, la cour martiale a tenu audience à la Mairie de Saumur.

Six inculpés ont passé en jugement.

Cinq ont été acquittés; le sixième a été condamné à la peine de mort.

L'audience n'a été terminée qu'à quatre heures du matin.

A six heures, l'exécution a eu lieu.

Le bruit court que deux uhlands se seraient présentés à Baugé et auraient été tués par des habitants.

D'après une correspondance reçue par un de nos concitoyens, des résultats brillants

auraient été obtenus par l'armée de l'Est. Les positions seraient bonnes.

La Démocratie de l'Ouest a raconté ce qui suit:

« Un officier français aurait été tué à la bataille du Mans. Son frère, désirant faire transporter son cadavre dans une sépulture de famille, s'adressa à l'autorité militaire prussienne pour obtenir le sauf-conduit nécessaire.

» Il l'obtint sans grande difficulté.

» En quittant l'officier prussien qui le lui avait délivré, il lui laisse entrevoir la crainte de le rencontrer encore une fois. — Vous allez Angers? lui dit le Prussien. Eh bien, il n'est pas probable que nous nous revoyions. Notre but est Rennes pour nos artillerie, et Nantes pour la maison Voruz. »

L'affaire de MM. de Cumont et Stofflet, contre M. Engelhard, préfet de Maine-et-Loire, a été appelée jeudi à l'audience du tribunal de police correctionnelle d'Angers.

Par une cause qui n'a été connue qu'à ce moment où nous imprimons ces lignes, — un déraillement mettant obstacle à la circulation sur la ligne de Cholet, — M. Faugère, avocat de M. de Cumont, n'a pu se présenter à la barre pour y assister son client présent à l'audience.

Dans cette situation, M^r Affichard, bâtonnier, a spontanément demandé la remise à demain.

Mais, sur la demande de M^r Boubier, avoué de M. le préfet, présent à l'audience, la remise à huitaine a été prononcée par le tribunal après toutefois, pour rendre le débat contradictoire, que M. Engelhard a décliné ses nom, prénom et qualités.

M. Engelhard a ajouté qu'il ne pouvait répondre à toute autre question de M. le président, cet arrêté de conflit dont M. le procureur de la République a donné lecture ayant été pris par lui.

(Les Libertés publiques.)

Au moment de mettre sous presse, on nous communique une lettre dans laquelle nous lisons: « Nous allons à Belfort qui vient d'être débloqué. Nous sommes à quelques lieues de Suisse. »

Cette lettre est datée du 15 janvier. A cette date, tous nos compatriotes se portaient bien.

Pour chronique locale: P. GODET.

P. GODET, propriétaire-gérant.

M. SICARD, dentiste, rue des Lices 32, Angers.

Marché de Saumur du 21 janvier.

| | | | | |
|-------------------------|----------|---------------|-----|---------|
| Froment (l'h.) 77 k. | 19 89 | Graine trèfle | 50 | — |
| 2 ^e qualité. | 74 19 09 | — luzerne | 50 | — |
| Seigle | 64 12 | Foin (charr.) | 780 | 185 |
| Orge | 64 11 | — Luzerne | — | 780 170 |
| Avoine | 45 14 | Paille | — | 780 85 |
| Fèves | 75 | — Amandes | — | 50 |
| Pois blancs | 80 40 | — cassées | — | 50 |
| — rouges | 80 40 | Cire jaune | — | 50 150 |
| Graine de lin | 70 | Chanvre tillé | — | — |
| Colza | 65 | (52 k. 500) | — | — |
| Chenevis | 50 | Chanvre broyé | — | — |
| Huile de noix 50 k. | — | Blanc | — | — |
| — chenevis 50 | — | Demi-couleur | — | — |
| — delin | 50 | Brun | — | — |

COURS DES VINS.

BLANCS (2 hect. 30).

| | | |
|--------------------------------|-------------------------|-------|
| Coteaux de Saumur, 1870. | 1 ^{re} qualité | 100 à |
| Id. | 2 ^e id. | 70 à |
| Ordin., envir. de Saumur 1870. | 1 ^{re} id. | 35 à |
| Id. | 2 ^e id. | » à |
| Saint-Léger et environs 1878. | 1 ^{re} id. | 30 à |
| Id. | 2 ^e id. | » à |
| Le Puy-N.-D. et environs 1870. | 1 ^{re} id. | 30 à |
| Id. | 2 ^e id. | » à |
| La Vienne, 1870. | — | 25 à |

ROUGES (2 hect. 20).

| | | |
|---------------------------|-------------------------|------|
| Souza y et environs 1870. | — | 60 à |
| Champigny, 1870. | 1 ^{re} qualité | 90 à |
| Id. | 2 ^e id. | » à |
| Varrains, 1870. | — | » à |
| Varrains, 1870 | — | 60 à |
| Bourgueil, 1870. | 1 ^{re} qualité | 60 à |
| Id. | 2 ^e id. | » à |
| Restigné 1870. | — | 55 à |
| Chinon, 1870. | 1 ^{re} id. | 50 à |
| Id. | 2 ^e id. | » à |

Saumur, imprimerie P. GODET.